

---

## Du papier à la pensée chez Charles S. Peirce : le cas d'une tache

Jérôme Vogel

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1226>

DOI : 10.4000/genesis.1226

ISSN : 2268-1590

### Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

### Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2013

Pagination : 91-101

ISBN : 9782840509196

ISSN : 1167-5101

### Référence électronique

Jérôme Vogel, « Du papier à la pensée chez Charles S. Peirce : le cas d'une tache », *Genesis* [En ligne], 37 | 2013, mis en ligne le 18 mars 2016, consulté le 21 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1226> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.1226>

---

## Du papier à la pensée chez Charles S. Peirce : le cas d'une tache\*

Jérôme Vogel



La tache noire reproduite à la page 98 du quatrième volume des *Collected Papers of Charles Sanders Peirce* a dû se former vraisemblablement un jour de 1894 sur le cahier de notes de l'auteur qui, s'il faut en croire son propre témoignage ainsi que l'image qui nous est rapportée par les éditeurs, l'aurait alors soigneusement entourée d'un trait, comme on signale un indice sur la scène d'un crime. La question que Peirce se pose alors, et qu'il nous pose, porte sur la frontière irrégulière qui sépare la tache du papier. En regard de la figure, on trouve le texte suivant :

Une goutte d'encre est tombée sur le papier et je l'ai encerclée d'un mur. Maintenant, chaque point de la zone à l'intérieur des murs est soit noir soit blanc, et aucun point n'est à la fois noir et blanc. Cela est évident. Le noir, cependant, est entièrement en un point, ou tache [*blot*] ; il est borné. Il y a une ligne de démarcation entre le noir et le blanc. Je demande alors à propos des points de cette ligne : sont-ils noirs ou blancs ? (CP 4.127 ; 1894)<sup>1</sup>

Comme souvent, Peirce propose une expérience à laquelle le lecteur est directement invité à participer. Et comme souvent, l'auteur expérimente avec ce qu'il a sous la main et devant les yeux, soit une plume, du papier et un encrier. Quoiqu'il arrive que sa femme Juliette, depuis une pièce voisine, ou le chien au pied du bureau, participent aussi, à leur insu et parfois conjointement, aux expériences logiques du philosophe, le laboratoire convoque en général ce qui se trouve sur la table de travail. Le papier constitue l'univers des possibles, tandis que la plume permet de tracer sur cette surface les lignes

du raisonnement. Il est important de signaler dès à présent que, pour Peirce, un tel dispositif n'est pas du tout une métaphore de la réalité. C'est la réalité même, de sorte qu'une conclusion qui ne peut être tirée – « drawn » en anglais – ne peut de fait être dessinée et n'a donc aucune place ni sur la feuille ni dans l'univers du discours. Lorsque Peirce écrit que telle proposition logique est « scriptible » (w 8.208-9 ; 1891), au lieu d'écrire qu'elle est vraie, il veut dire exactement cela.

\* Une version préliminaire de cet article a fait l'objet d'une communication, présentée dans le cadre d'une table ronde organisée par J.-M. Chevalier et J. Havenel au colloque annuel de la Société de philosophie du Québec, 77<sup>e</sup> congrès international de l'Acfas, à Ottawa, en mai 2009.

1. Je traduis. Comme le veut l'usage en vigueur chez les commentateurs peircéens, les initiales cp, suivies du numéro de volume, d'un point et du numéro de paragraphe, renvoient aux *Collected Papers Of Charles Sanders Peirce*, Cambridge, Harvard University Press, 1931-1958, 8 vol. : vol. I-VI édités par C. Hartshorne et P. Weiss ; vol. VII-VIII par A. Burks ; ms, suivi du numéro de manuscrit, éventuellement d'un point et du numéro de page, renvoie aux manuscrits de Peirce tels qu'ils sont répertoriés par Richard S. Robin dans son *Catalogue annoté* (*Annotated Catalogue of the Papers of Charles Sanders Peirce*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1967 ; « The Peirce Papers: a Supplementary Catalogue », *Transaction of the Charles S. Peirce Society*, vol. VII, n° 1, 1971, p. 37-57) ; nem, suivi du numéro de volume, d'un point et du numéro de page, renvoie aux *New Elements of Mathematics* (éd. C. Eisele, The Hague, Mouton Publishers, 1976, 4 vol.) ; w, suivi du numéro de volume, d'un point et du numéro de page, renvoie aux *Writings of Charles S. Peirce, A Chronological Edition*, Bloomington, Indiana University Press, 1982-2010, 7 vol. parus : vol. I (1982), éd. M. H. Fisch *et al.* ; vol. II (1984), éd. E. C. Moore *et al.* ; vol. III (1986), vol. IV (1989) et vol. V (1993), éd. C. J. W. Kloesel *et al.* ; vol. VI (2000) et vol. VIII (2010), éd. Peirce Edition Project. Cette dernière édition, quand elle est disponible, a autorité sur les précédentes.

Dans ce rapport entre le dispositif expérimental et la réalité, l'encrier du philosophe joue un rôle déterminant. C'est que l'encre ne sert pas simplement à écrire ou à dessiner, elle permet en outre de penser. Qu'on lui découpe un certain lobe du cerveau, remarque ironiquement Peirce, et il ne pourra plus s'exprimer – preuve qu'ont bien raison ceux qu'il appelle les psychologues de croire que la faculté de langage se trouve dans cette partie-là du corps humain. Mais qu'on lui ôte plutôt l'encrier, et de même toute discussion devra s'arrêter net – preuve donc que « la faculté de discussion est également localisée dans l'encrier » (CP 7.366 ; 1902). Le récipient a encore ceci d'intéressant que, même vidé de son encre, il continue d'exister sur la table. Qu'il y ait une plume pour en témoigner, ou non, « l'encrier est une chose réelle » (CP 8.261), comme Peirce le rappelle à William James dans une lettre de l'été 1905. On peut penser qu'Hamlet, par exemple, est un personnage de fiction, une « chimère » –

Mais quant au fait que l'encrier est sur ma table, même si je réussissais à me persuader moi-même, ainsi que tous ceux qui l'ont vu, que ce n'est qu'une illusion d'optique, je n'y arriverais que jusqu'à un certain point, et à l'aide d'un appareil photographique, d'une balance, de nouveaux témoins, etc., ce fait finirait, j'imagine, par imposer au monde la reconnaissance de son être. [...] Il est une force aveugle à l'endroit de l'encrier, grâce à laquelle il fraie son chemin dans notre univers, quoi qu'on y fasse (CP 8.153 ; c. 1900).

Alors que le papier a tendance à disparaître sous les figures qu'on y trace, que la plume s'efface dans le même geste, l'encrier se tient obstinément sous les yeux, comme si son existence résistait mieux à l'usage. Or, cette existence devient un événement lorsque la plume du philosophe laisse échapper une goutte du coûteux liquide, que cette goutte tombe au hasard sur la page du cahier et qu'elle y imprime une tache indélébile. On sait que pour l'écrivain de cette époque pas très éloignée, si l'encre est une condition de la pensée, elle n'en est pas moins un danger constant pour la conservation de cette pensée, de sorte qu'avant que ne se forme ladite tache, la chute menace déjà l'encrier lui-même. Celui-ci est « pesant », remarque ainsi Peirce, qui ajoute que « si son support est supprimé il tombera au sol. [...] La même chose est vraie

concernant l'existence de toute autre force. Cela n'existe qu'en vertu d'une condition, qu'il arrivera quelque chose en certaines circonstances » (w 3.30, « Sur la réalité » ; 1872). Lorsqu'une goutte d'encre vient s'écraser sur le papier, elle ne fait par conséquent qu'actualiser, gravement, cette existence dans le monde et vérifier la condition de sa réalité. L'intérêt de cette actualisation pour la réflexion de Peirce est que non seulement elle a lieu sur le même support que celui du raisonnement, mais qu'elle utilise le même médium, à savoir l'encre. La goutte a l'avantage, sur le flacon, de pouvoir intégrer matériellement sa substance à la pensée. Elle est un corps pesant dans l'énoncé, entièrement disponible pour l'expérimentation logique, de sorte que tout ce qu'elle réclame est un dispositif de notation graphique qui puisse l'accueillir comme telle.

On trouve sans surprise nombre de taches dans les manuscrits de Peirce et toutes ne font pas l'objet d'une discussion philosophique. Cependant, par au moins trois fois, le cas fournit l'occasion d'une réflexion décisive. La dernière de ces occurrences intervient en février 1909, sur le manuscrit dans lequel Peirce ne décrit rien moins que le premier système connu de logique polyvalente, devançant d'une dizaine d'années les travaux du polonais Jan Łukasiewicz<sup>2</sup>. La tache fait alors l'objet d'un questionnement sur la limite semblable dans sa forme à celui de l'extrait cité plus haut. La deuxième occurrence intervient au tournant du siècle dans le cours d'une autre invention capitale, celle d'une méthode de représentation diagrammatique des assertions logiques que Peirce appelle les « Graphes Existentiels ». La tache est alors intégrée conceptuellement au dispositif, dans lequel elle reçoit le nom intrigant de « pseudographe » et joue, ainsi que je le montrerai, un rôle clef. Quant à la première tache, elle date de 1894 et constitue le point de départ de notre enquête. Le problème qu'elle pose, qui fait le lien entre les questions soulevées par les deux autres occurrences, concerne la relation entre le manuscrit comme surface d'inscription, l'actualité du réel et la logique de la pensée.

2. Voir Max H. Fisch, *Peirce, Semiotic & Pragmatism: Essays by Max H. Fisch*, Bloomington, Indiana University Press, éd. K. L. Ketner et C. J.W. Kloesel, 1986, p. 174.

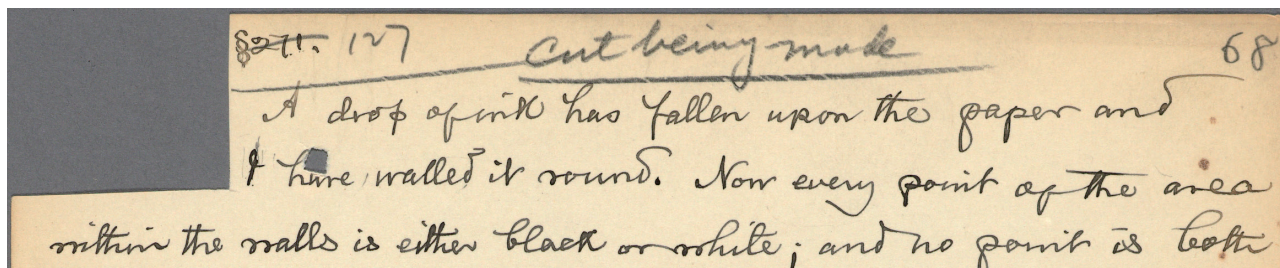


Fig. 1 : Charles S. Peirce, ms 423.68, détail, 1894 (Harvard Library)

Maintenant que le cadre de la réflexion a été posé, il est temps de revenir à l'expérience proposée par Peirce. Après avoir encerclé sa tache, l'auteur demande quelle est la couleur de la limite entre la surface noire et la surface blanche. Et puisque c'est à son lecteur qu'il s'adresse, on se penche naturellement sur le papier afin de considérer avec attention la chose indiquée. Immanquablement, on se demande si la large marque noire que nous offrent les éditeurs des *Collected Papers* en vis-à-vis du texte est bien l'authentique tache d'encre venue noircir le carnet de notes de Peirce. Or, l'examen du manuscrit réserve une surprise... À l'endroit supposé de la fameuse empreinte, au coin supérieur gauche de la page 68 du manuscrit ms 423 conservé à la bibliothèque Houghton d'Harvard<sup>3</sup>, on ne trouve rien.

### La tache détournée

Plus précisément, on trouve une coupe opérée au scalpel, et juste à côté, cette indication, au crayon : « *Cut being made* » (fig. 1). La graphie de ce message, qu'on repère ailleurs dans le même manuscrit, confirme que la coupe n'est pas le fait du philosophe. Quelque éditeur aura vraisemblablement détourné la chose aux fins de reproduction, préférant amputer de manière irréparable le manuscrit original de Peirce plutôt que de perdre la référence du discours<sup>4</sup>.

La première leçon à tirer de cette chute malheureuse est donc qu'il n'y a pas deux taches identiques. Le fait est qu'une certaine goutte d'encre est réellement tombée en un point précis du cahier de notes du philosophe, et l'a taché d'une forme singulière. La figure imprimée dans les *Collected Papers* est aujourd'hui tout ce qu'il nous en reste. À la décharge des éditeurs, toutefois, je suggère l'hypothèse

suivante : Peirce s'est rendu lui-même coupable du détournement lorsqu'il a fait de sa tache la pièce à conviction de son exposé. Afin de s'en saisir, il l'a « encerclée d'un mur » (*walled it round*), et ce geste fatal a suffi à extraire la chose de la nature indifférente où elle se trouvait, pour en faire un *signe*. Ceux qui ont entaillé le manuscrit n'ont finalement fait que prolonger ce geste de Peirce, en capturant la source de sa réflexion pour l'intégrer à un nouveau cadre d'interprétation, celui des *Collected Papers*.

Avant d'aller plus loin, il devient nécessaire d'introduire quelques concepts de la théorie peircéenne du signe. Un signe, pour le dire à la manière du philosophe, est une chose qui tient lieu d'autre chose pour quelque chose (w 1.466 ; 1866). Cela dont le signe tient lieu est son *objet*, tandis que cela *pour* lequel, c'est-à-dire à l'attention ou à l'adresse ou en raison duquel, il en tient lieu est un autre signe. Cet autre signe interprète la relation du premier signe avec son objet, d'où son nom : *interprétant*. Il interprète au sens où il traduit d'une nouvelle manière ce qu'il comprend du premier signe, l'aidant ce faisant à signifier. Cette relation triadique entre le signe, l'objet et l'interprétant est à prendre au sens le plus général, indépendamment de tout contexte psychologique particulier. Ainsi, par exemple,

3. Je m'appuie sur l'édition microfilmique des *Charles S. Peirce Papers* (bibliothèque Widener, Harvard).

4. L'expression « *cut being made* » est à interpréter depuis l'atelier du typographe. Elle signifie qu'une gravure, ou plus précisément une *taille*, est en cours. Cette taille concerne donc d'abord le poinçon destiné à la presse, non le manuscrit. L'excision effectuée par les éditeurs est elle-même directement liée à ce processus de travail, c'est-à-dire qu'on a coupé pour mieux tailler. Je remercie André De Tienne, directeur et éditeur général du Peirce Edition Project, pour ses éclaircissements sur cette affaire.

on peut dire qu'au cours d'un procès l'avocat (*signe*) tient lieu de son client (*objet*) pour le juge et les jurés (*interprétants*) qu'il cherche à influencer (w 2.54 ; 1867). Le philosophe propose par ailleurs de décliner le signe de trois manières, selon que la priorité est donnée à l'une ou l'autre des dimensions que je viens d'évoquer. Un signe qui représente son objet par simple ressemblance avec lui est ce que Peirce appelle une *icône*. L'icône peut se passer d'interprétant – l'apparence d'un visage sur une roche n'a aucun besoin de témoin pour représenter ce qu'elle représente (w 1.326 ; 1865) –, et elle peut en outre se passer d'objet – le portrait de Napoléon reste un portrait de Napoléon après le décès de celui-ci. Ensuite, un signe qui représente son objet par « connexion réelle » (w 2.225 ; 1868) avec lui se nomme un *index*. L'index est un pointeur qui ne fait que signaler l'existence d'une chose à l'attention de quelque interprétant possible. S'il peut à la limite se passer d'interprétant – une girouette indique la direction du vent tant que le vent souffle, indépendamment de toute autre considération –, il ne peut en revanche se passer de l'objet avec lequel il coexiste. Enfin, un signe qui ne représente son objet qu'à condition d'être interprété comme tel est un *symbole*. Un mot, une loi, un concept, un argument logique, la présente étude, etc., sont des exemples de symboles. Ils ne peuvent se passer d'aucune des trois dimensions du signe.

Compte tenu de ce système, on peut penser que lorsque Peirce encercle la tache sur la page blanche de son cahier, ce qu'il produit est un index. Le « mur » est en effet un signe qui indique la tache, son objet, à l'attention de quelque interprétant. La discussion qui se trouve en regard du motif fait office d'un premier interprétant possible, en ce qu'elle traduit la relation du mur à la tache dans les termes d'une question portant sur la limite entre l'encre et le papier. Plus précisément, du point de vue de cette discussion, l'index a pour objet cette « ligne de démarcation » entre le noir et le blanc. Il y a donc, selon cette interprétation, deux enceintes, la première à l'extérieur en indiquant une deuxième à l'intérieur de ce qu'elle enserme. Il est important de remarquer que ce fait que l'enceinte extérieure enferme ce qu'elle dénote garantit la coexistence entre le signe et son objet, qui est au cœur du concept d'index. Tandis que la girouette n'indique réellement la direction du vent

que s'il y a effectivement du vent, l'index du cahier de Peirce dirige continûment l'attention vers la tache. Aussi longtemps que le mur encercle la marque sur la surface en papier, l'index est actif. L'ensemble du motif est ainsi maintenu, grâce à cette cohérence du support, dans une actualité permanente – il reste « *being made* ».

Si l'on considère dans cette perspective le geste des éditeurs, on s'aperçoit que la découpe a pour effet de reconduire cette coprésence fondamentale entre la limite extérieure et la tache. Certes, on perd au bout du compte l'existence concrète et singulière d'une tache, mais on garde intacte l'actualité d'une coexistence entre le signe et son objet. L'index de Peirce est donc malgré tout transmis, et pour peu qu'on ait confiance dans le fait qu'on pourrait, si les circonstances se présentaient, revenir à la tache initiale, alors la réalité de celle-ci est conservée. En somme, l'actualité de l'index est garantie par l'index lui-même, en vertu d'un principe de coprésence entre ce qu'il est en tant que signe et ce qu'il désigne en tant qu'objet. La tache de 1894 est la démonstration de ce principe sur le papier, et la découpe la preuve effective de sa permanence. Pour finir de se convaincre de l'importance de cette coprésence dans l'index, on gagnera à considérer ce qu'il est advenu d'une autre figure, dessinée à la plume par Peirce en 1897 sur la page 29 du manuscrit ms 948 (fig. 2).

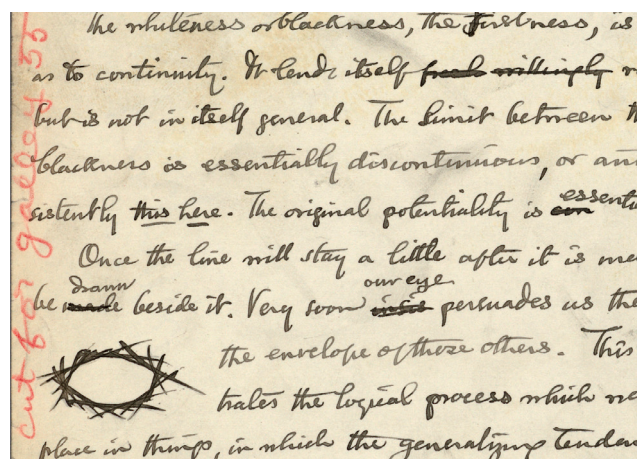


Fig. 2 : Charles S. Peirce, ms 948.29, détail, 1897 (Harvard Library)



Observons qu'un *cut* était, là encore, prévu par les éditeurs, ainsi qu'en témoigne l'inscription verticale ajoutée au crayon sur le bord gauche de la feuille dans une graphie identique à celle qu'on trouve sur le document de 1894<sup>5</sup>. Mais ce *cut* annoncé n'a manifestement pas entraîné la même procédure que précédemment puisque, outre que le manuscrit est intact, au paragraphe 206 du sixième volume des *Collected Papers* on trouve ceci :

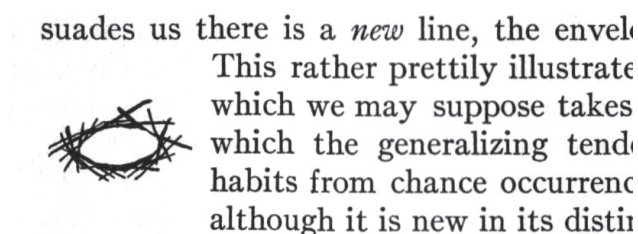


Fig. 3 : CP 6.206, 1897

En comparant avec soin les deux figures, on découvre que les éditeurs ont cette fois-ci choisi de recopier approximativement le dessin du philosophe, tablant qu'il ne contenait pas d'élément existentiel qui justifie qu'on ampute le manuscrit. Et pour cause, c'est précisément ce qu'explique Peirce en vis-à-vis de sa figure :

Sitôt qu'une ligne se maintient un peu après avoir été marquée, une autre ligne peut être dessinée à ses côtés. Bientôt nos yeux nous persuadent qu'il y a une *nouvelle* ligne, enveloppe des précédentes. [...] Les lignes droites, à mesure qu'elles se multiplient, par l'habitude d'être tangentes à l'enveloppe, ont tendance à perdre graduellement leur individualité. Elles deviennent, en quelque sorte, de plus en plus effacées [...] (CP 6.206 ; 1897).

Cette tendance à l'effacement – là encore Peirce est coupable puisqu'il l'avait anticipée – est confirmée par la version électronique des *Collected Papers*, où la figure a purement et simplement disparu<sup>6</sup> ! Les responsables de la numérisation auront considéré que l'image formée par la multiplication des lignes, dont Peirce dit qu'elle « illustre joliment » sa théorie du continu, n'était pas une pièce essentielle. Non seulement les lignes, mais la forme générale elle-même, avaient, à leurs yeux à eux, perdu toute existence individuelle. La tache, en revanche, encapsulée dans l'index, a su s'adapter à

l'édition électronique sans rien perdre de sa singularité. Considérant que l'enveloppe dessinée en creux par les tangentes s'apparente à une icône, au sens de Peirce, on peut donc penser que le fait que l'icône puisse se passer d'objet, de cette coprésence existentielle qui constitue l'index, a pour conséquence qu'elle ne dure pas nécessairement. À moins d'être entretenue par d'autres lignes, c'est-à-dire à moins qu'un agent interprétant se préoccupe d'en actualiser de nouvelles, l'icône semble vouée à disparaître. L'index graphique a cet avantage qu'il convoque l'actualité dans le dessin même, ce qui lui permet de passer du statut de griffonnage à celui d'appareil sémiotique.

### La limite interactive

Il reste que ce qui intéresse Peirce, lorsqu'il remarque en 1894 qu'une goutte d'encre vient de tomber, est seulement de savoir de quelle couleur est la limite entre la partie noire et la partie blanche. Or, cette question sur la limite revient régulièrement dans les écrits du philosophe, tout au long de sa vie, et la réponse qu'il y donne est chaque fois différente. Du point de vue de notre enquête, ce n'est pas tant le détail des réponses qui importe que l'évolution chez Peirce de la façon dont il envisage la question. On va voir qu'il passe, de 1865 à 1897, d'une conception topographique de la limite à une conception sémiotique qui cherche plutôt à inscrire le problème dans un contexte de communication. L'incident de la tache est l'étape clef de cette évolution car il marque le moment où le manuscrit acquiert une dimension interactive, cette dimension étant essentielle à la constitution de l'appareil sémiotique que j'ai évoqué.

La première réponse de l'auteur à la question sur la limite entre deux surfaces date des premières conférences

5. L'inscription « *cut for galley 55* » est, là encore, à interpréter comme une note technique laissée par un éditeur à l'attention des graphistes de l'imprimerie concernant le traitement à donner à la figure. On peut la traduire par « tailler pour la galée 55 ».

6. Le passage en question est consultable sur le site de la société InteLex, qui prend jusqu'ici en charge l'édition électronique des œuvres de Peirce, à l'adresse suivante : <<http://library.nlx.com/xtf/view?docId=peirce/peirce.06.xml;chunk.id=div.peirce.cp1.1044>>.

à Harvard en 1865. Peirce, qui n'a alors que vingt-cinq ans, propose à ses auditeurs l'expérience suivante :

Voici une feuille de papier dont une partie est rouge et l'autre bleue. Tout point est soit rouge soit bleu. La frontière entre les parties forme une ligne ; or, cette ligne est-elle rouge ou est-elle bleue ? [...] la réponse adéquate est que la frontière est à la fois rouge et bleue – la distinction entre les parties s'évanouit en ce point (w 1.203-4 ; 1865).

L'auteur interprète ici la limite comme formant dans l'espace un horizon entre deux surfaces, celles-ci se présentant comme des plans parallèles en perspective. Selon cette spatialisation, rien ne permet de déterminer l'horizon d'un côté plutôt que de l'autre, et la limite doit par conséquent être à la fois d'un côté et de l'autre. Deux ans plus tard, la même réponse est traduite dans l'espace logique : il n'est pas contradictoire de dire que la frontière entre deux régions appartient aux deux, car une telle proposition ne dénote en fait aucun objet. La largeur objective de la limite étant nulle, tout ce qu'on peut en dire est indifférent (w 2.83 ; 1867).

À partir de 1869, la solution de Peirce s'appuie sur la théorisation toute fraîche d'une notion appelée à jouer un rôle important dans sa philosophie, celle de continuité<sup>7</sup>. Selon cette théorie, l'idée soutenue plus tôt, selon laquelle la limite est sans largeur, est réduite à l'absurde. Ce qui est continu ne contient pas de partie ultime, de sorte qu'une frontière est en réalité encore une surface, aussi mince soit-elle, et en tant que surface à la limite entre deux régions, elle ne peut qu'être partiellement d'un côté et de l'autre (w 2.256-7). Tandis que la question portait auparavant sur la limite comme collection de points, elle porte maintenant sur la limite comme *surface*. La différence principale tient au fait que l'indétermination n'est plus constituée par l'imprécision verbale de ce qui est dit de la limite, mais par la réalité de la limite elle-même, quel que soit ce qui en est dit. La question de la limite, autrement dit, se dissipe dans l'espace.

Elle resurgit cependant une vingtaine d'années plus tard, lorsque la théorie du continu de Peirce s'enrichit d'une nouvelle notion : parce qu'une surface n'est elle-même constituée que de surfaces, on peut seulement s'enquérir de la couleur au « voisinage immédiat » de cette limite (w 8.145-6 ; 1892). Cette idée permet ainsi de gérer l'indétermination en la répartissant équitablement

de part et d'autre de la ligne de partage. En revanche, la question portant sur cette ligne, et non sur ce qui l'entoure, est du même coup ravivée. En 1894, lorsque tombe enfin notre goutte d'encre sur le manuscrit de Peirce, celui-ci conclut, après avoir encerclé la tache qui s'est formée, que la surface au pourtour de la frontière entre la région noire et la région blanche est, comme précédemment, à moitié noire et à moitié blanche. Toutefois, quelque chose a changé. À propos des points limites eux-mêmes, le philosophe ajoute la remarque suivante :

[...] les points de la frontière n'existent pas. Ils n'existent pas au sens où ils ne possèdent pas d'attributs entièrement déterminés [...]. Cela laisse à penser que c'est seulement en étant connectés ensemble en une surface continue que les points sont colorés. Pris singulièrement, ils n'ont aucune couleur, et ne sont ni noirs ni blancs, quels qu'ils soient (CP 4.127 ; 1894).

Par cette remarque, Peirce opère un virage décisif. Alors que la limite était jusque-là perçue comme étant indéterminée par excès de détermination – à la fois noire et blanche –, la voici maintenant indéterminée par *défaut* – ni noire ni blanche –, la surdétermination échouant aux surfaces continues immédiatement voisines. Autrement dit, la limite en tant que telle est désormais à considérer indépendamment de la surface, et le problème doit par conséquent changer de nature. En même temps, on voit que Peirce, s'il ne nie pas qu'il y ait une limite, refuse d'accorder aux éléments de cette limite le statut d'existant, arguant du fait que ce qui existe doit être entièrement déterminé, et donc en l'occurrence ou bien noir ou bien blanc. La frontière entre l'encre et le papier étant incapable de cette détermination, c'est toute la tache qui se trouve menacée d'inexistence...

Reconsidérons-la :



7. Pour un examen récent de l'évolution de la théorie du continu chez Peirce, voir l'article de synthèse de Jérôme Havenel, auteur d'une thèse de doctorat sur ce sujet : « Peirce's clarifications of continuity », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 44, n° 1, 2008, p. 86-133.

Si la « ligne de démarcation » entre le noir et le blanc ne peut être appréhendée comme partie de la surface, celle-ci n'étant réellement constituée que d'autres surfaces en vertu du principe de continuité, qu'est-ce alors que cette ligne qui est pourtant bien là, sous nos yeux ? La leçon sémiotique de l'index peut ici être instructive. On a vu, en effet, que l'index est un signe qui indique ostensiblement son objet. Même en l'absence effective d'interprétant, l'index « force l'attention » vers son objet du fait qu'il est réglé sur lui dans un rapport de coexistence (cp 3.434 ; 1896). Il est d'une certaine manière *en acte* avec ce qu'il indique, lorsqu'il l'indique. À la question de savoir ce qu'est la limite entre la tache et le papier, on peut donc commencer par répondre qu'elle est ce qu'indique l'enceinte dessinée au trait par Peirce et qu'elle coexiste avec cette enceinte en vertu d'un support commun, à savoir la feuille de papier. L'interprétant, quand il est présent, peut témoigner de cette indication en la traduisant en de nouveaux signes. Par ce geste, il en *prend acte*, c'est-à-dire qu'il réactualise la relation de coexistence entre le signe et l'objet.

Une telle conception, qui fait du manuscrit une surface sémiotiquement active, est confirmée trois ans plus tard, en 1897. Cette fois-ci, le blanc prend la place du noir dans l'énoncé, et le noir du blanc, car l'ardoise de l'auditorium se substitue à la page du cahier de notes. Il s'agit de la dernière d'une série de huit conférences, intitulée « La logique de la continuité ». Pour communiquer à ses auditeurs sa conception de l'univers, rien de moins, Peirce propose l'expérience suivante :

Soit le tableau noir, intact, une sorte de diagramme de la vague potentialité originelle, ou du moins d'une phase primitive de sa détermination. [...] Je dessine à la craie une ligne sur l'ardoise. Cette discontinuité est un de ces actes brutaux par lesquels seuls la vague originel a pu faire un pas vers la définitude. Il y a un certain élément de continuité dans cette ligne. D'où vient cette continuité ? Elle n'est que la continuité d'origine du tableau, lequel rend continu tout ce qui est contre lui. Ce que j'y ai dessiné est en fait une [forme] ovale, car cette marque de craie blanche n'est pas une *ligne*, mais une figure plane au sens d'Euclide – une *surface* –, et la seule ligne qu'il y ait ici est celle qui forme la *limite* entre la surface noire et la surface blanche. Ainsi la discontinuité ne peut être produite contre ce tableau que par la réaction entre

deux surfaces continues [...]. Mais la frontière entre le noir et le blanc n'est ni noire, ni blanche, ni aucun des deux, ni les deux à la fois. Elle est le couplage des deux [*the pairedness of the two*] (CP 6.203 ; 1897).

La limite devient ainsi le lieu où réagissent les surfaces l'une contre l'autre, et elle se détermine dans le geste brutal de celui qui provoque cette confrontation à l'attention de son auditoire. Toutefois, la violence de cette détermination ne dure que le temps du geste, et parce que le support du dessin absorbe dans sa continuité tout ce qui y est tracé, des icônes ont tendance à se former à l'endroit des traits discontinus. On a vu ce qu'il advient de telles icônes lorsque leur force d'existence se dissipe : elles risquent elles-mêmes d'être emportées. Pour prévenir ce retrait de la discontinuité, il faut un signe capable de maintenir en acte le « couplage » initial des surfaces, et cela ne peut être que l'œuvre d'un index. Peirce exprime de manière radicale cette idée lorsqu'il affirme, à partir de 1900 et après, qu'un point limite n'accède finalement à l'existence qu'à partir du moment où il est « marqué » (cp 3.568, 1900 ; cp 6.168, 1903 ; nem 2.530, 1905). Il y a ainsi autant de limites dans un *continuum* qu'il est possible d'en indiquer, et le fait de marquer effectivement une limite manifeste à cet endroit l'existence d'une singularité. Au tournant du siècle, Peirce considère donc la question de la limite d'un point de vue qui n'est plus celui du géomètre. Le problème tend à acquérir une dimension sémiotique et communicationnelle, tendance qui se confirme au cours des années suivantes<sup>8</sup>. Dans ce contexte, le support graphique devient une surface qu'on dirait aujourd'hui interactive – une *interface* – entre celui qui y met en œuvre les signes et quelque interprète qui les traduit en d'autres formes. Le nœud de cette interaction,

8. Après 1903, Peirce formule encore plusieurs fois sa question sur la limite, mais sa réponse, considérée du point de vue de notre enquête, reste similaire à celle de 1897. La dimension dialogique du problème est accentuée, notamment en 1905 lorsque Peirce expose la forme mature de sa philosophie pragmatique (cp 5.450) et développe ses conceptions topologiques (nem 2.528). En 1909, l'auteur s'appuie à nouveau sur le cas d'une tache d'encre et suggère l'idée que la notion de limite, lorsqu'elle est considérée comme discontinuité indépendamment de la surface, échappe au principe du tiers exclu et appelle par conséquent une logique non plus à deux, mais à trois valeurs de vérité (voir Max H. Fisch, *Peirce, Semiotic & Pragmatism, op. cit.*, p. 171-183).



au regard de notre enquête, se révèle être la possibilité de déterminer sur la surface commune des signes qui coexistent avec leur objet, c'est-à-dire des signes capables d'indiquer sur cette surface l'existence et l'actualité de singularités extérieures à elle. La tache de Peirce montre comment une telle interaction peut avoir lieu au niveau du manuscrit.

## Le graphe taché

Un terme déterminant a fait son apparition dans notre enquête avec l'expérience de 1897. Peirce appelle le tableau de l'auditorium un *diagramme*, et pourtant, il n'y a encore rien dessiné. C'est que, comme on l'a vu, l'ardoise vierge tient lieu pour lui de l'univers dans sa continuité immaculée. Il faut entendre cette représentation non comme une illustration, dont la fonction serait d'ajouter une imagerie à une compréhension déjà acquise, mais plutôt comme une *démonstration* au sens où le tableau permet lui-même de mettre en œuvre certaines des conséquences logiques qui découlent de l'hypothèse d'un univers continu ; le diagramme est une interprétation graphique de cette expérimentation. L'apparition d'un tel concept est due au fait qu'un peu plus tôt, Peirce invente ses « Graphes Existentiels » : un système de représentation diagrammatique des assertions. Je n'entrerai pas ici dans le détail de ce système<sup>9</sup> ; mon objectif est seulement de conclure la présente étude en montrant la portée des conceptions élaborées jusqu'ici relativement aux diagrammes logiques de Peirce. Nous allons en effet nous apercevoir que les principaux éléments de ce système ont déjà fait leur apparition dans le cours de l'enquête. Il ne nous reste qu'à les redécouvrir un à un dans leur nouvel environnement conceptuel, pour comprendre ce qui fait de notre tache encadrée un véritable appareil logique de pensée.

Lorsqu'on suit la présentation que Peirce donne de son invention en 1903, dans le syllabus accompagnant une série de conférences, on constate en premier lieu que le fondement du dispositif est l'interface sur laquelle sont inscrits les graphes. Considérée comme support, cette interface, qui peut être la page ou l'ardoise par exemple, est ce que le philosophe appelle

la « feuille d'assertion » (CP 4.396). Elle exprime l'univers positif du discours : sitôt qu'un graphe y est inscrit, la proposition qu'il exprime est considérée comme étant assertée, et affirmée, par un « graphiste » à l'attention d'un « interprète » (CP 4.395-7). Cette assertion est telle, écrit ailleurs Peirce, que l'interprète « doit être forcé dans une réaction expérimentielle avec l'état de choses » représenté. À cet effet, le graphiste fait appel à des signes capables de « diriger l'attention » vers cet état de choses, autrement dit des index (MS 339.107 ; 1898). Le système interactif complet convoque le support d'inscription, divers index graphiques dont l'usage est gouverné par un jeu de règles, et les deux protagonistes.

Sur la feuille d'assertion, la forme la plus élémentaire est ce que je traduirai par « rouleau » (« *scroll* », CP 4.400-1 ; 1903). Un rouleau se dessine d'une ligne continue formée de deux boucles dont l'une est comprise dans l'autre, et doit permettre au graphiste, par convention, d'inscrire une relation d'implication entre deux graphes. Par exemple, le rouleau de la figure 4 signifie, comme l'indique Peirce en légende, « Si *a* alors *c* ». On voit que la boucle intérieure est encadrée par la boucle extérieure, comme l'était déjà la « ligne de démarcation » dans l'expérience de la tache – l'auteur fait d'ailleurs une référence explicite à cette expérience lorsqu'il nomme « mur » l'enceinte extérieure du rouleau (CP 4.564 ; 1906). Indépendamment des autres éléments que Peirce ajoute dans les versions subséquentes de son système, la figure 5 montre comment les rouleaux peuvent s'enrouler les uns dans les autres au gré des expérimentations logiques les plus complexes.

9. Pour une étude approfondie des graphes existentiels, je renvoie à trois références incontournables : la thèse de 1964 de Jay J. Zeman, en particulier son introduction (*The Graphical Logic of C. S. Peirce*, thèse de doctorat, Université de Chicago, 2002 [1964], publiée en ligne à l'adresse suivante : <[www.clas.ufl.edu/users/jzeman/graphicallogic](http://www.clas.ufl.edu/users/jzeman/graphicallogic)>), l'essai de Don D. Roberts (*The Existential Graphs of Charles S. Peirce*, The Hague, Mouton & Co, 1973), ainsi que l'ouvrage plus récent d'Ahti-Veikko Pietarinen, notamment les chapitres IV et V (*Signs of Logic: Peircean Themes on the Philosophy of Language, Games & Communication*, Dordrecht, NE, Springer, 2006).

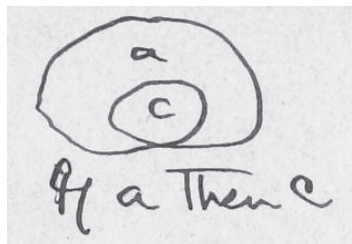


Fig. 4 : Charles S. Peirce, MS 339.237 r<sup>o</sup>, détail (Harvard Lib. : MS am 1632, seq. 445), 1903

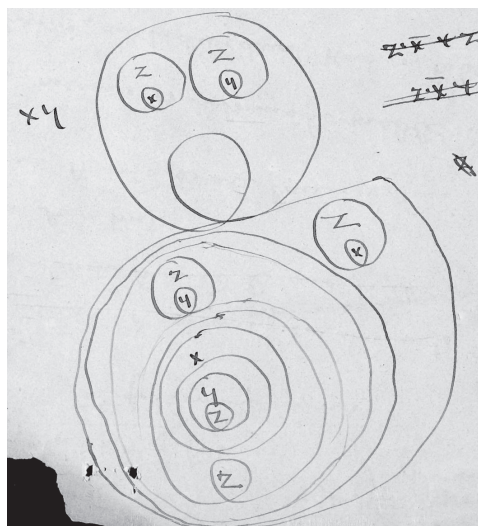


Fig. 5 : Charles S. Peirce, MS 339.179 v<sup>o</sup>, détail (Harvard Lib. : MS am 1632, seq. 340), 1900

Maintenant que la feuille et le mur ont fait leur retour, ne manque que la tache pour parfaire l'interprétation diagrammatique de notre motif initial. C'est sous les traits peu rassurants du « pseudographe » qu'elle va entrer en scène, non sans forcer au passage l'auteur, comme on va le voir, à s'interroger à nouveau sur le sens de son existence.

Un pseudographe, quoiqu'il ne soit pas un véritable graphe, est la seule forme du système destinée à incarner « un impossible état de choses » (CP 4.395). Lorsqu'il est inscrit sur la feuille, le pseudographe signifie que n'importe quoi est vrai. Il n'y a donc pas des pseudographe mais « *Le pseudographe* »

(*ibid.*), et si c'est à la tache que revient le privilège d'incarner l'absurde dans l'espace logique, on peut penser que c'est parce qu'en tant que singularité, ainsi qu'on l'a vu, elle est une discontinuité contraire à la surface elle-même continue. Ainsi :

Remplir une zone entière avec un matériau d'écriture approprié (encre, craie, etc.) se dit *oblitérer* cette zone, et doit être compris comme une expression du pseudographe dans cette zone (CP 4.402 ; 1903).

Il s'ensuit que, lorsqu'elle se forme dans la boucle intérieure d'un rouleau, la tache confère à l'ensemble de l'implication le sens d'une réduction à l'absurde. En effet, « dire que si une proposition donnée est vraie, n'importe quoi est vrai, équivaut à nier cette proposition » (*ibid.*). Une telle interprétation parachève l'intégration conceptuelle des éléments du manuscrit de 1894 dans le nouveau système diagrammatique. Cependant, Peirce ne s'arrête pas là. Dans un autre texte de la même période, il propose une petite séquence en cinq images (fig. 6) pour illustrer la réduction à l'absurde occasionnée par le pseudographe. On passe alors graduellement du rouleau taché, en haut à gauche, signifiant <Si *a* est vrai alors n'importe quoi est vrai>, à ce que Peirce interprète finalement comme la négation de *a*, c'est-à-dire un rouleau dont les boucles se sont défaits et dont, surtout, la tache intérieure s'est évaporée.

C'est ainsi que la tache, à peine formée, disparaît des graphes existentiels. Étonnamment, le cercle qui la remplace sur la feuille pour exprimer la négation prend chez l'auteur le nom de « coupe » (« *cut* », CP 4.399). Dans ses exposés ultérieurs, il semble que Peirce ait préféré au rouleau taché cette coupe en quelque sorte détachée. C'est en tout cas ce qu'ont retenu la plupart des commentateurs ; seul à ma connaissance à en faire mention, Don D. Roberts note simplement que la tache est superflue compte tenu du sens accordé à la coupe<sup>10</sup>. Pourtant, dans un manuscrit peu cité de

10. Voir Don D. Roberts, *op. cit.*, p. 36.

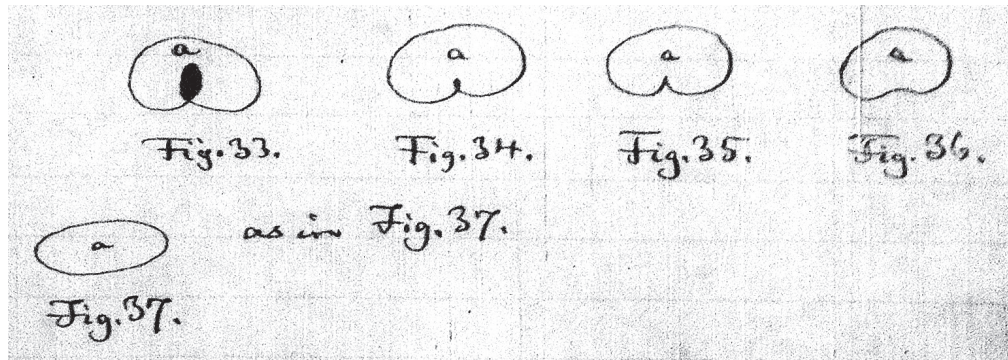


Fig. 6 : Charles S. Peirce, MS 492.64 (CP 4.455), détail ; édition microfilmique, c. 1903

l'automne 1906, on découvre que le philosophe a, au moins temporairement, remis en question une telle conception. S'interrogeant sur le fait qu'on puisse nier un graphe au moyen d'une coupe seule, Peirce écrit en effet : « Je me rétracte : ce n'est le cas que si la Coupe [Cut] inclut encore une tache [blot], aussi petite soit-elle, pour représenter de manière iconique l'Enceinte noire Intérieure » (CP 4.564n. ; c. 1906). Par l'impératif de cette représentation, ici associée à l'icône mais qui relève plutôt, selon moi, de l'index, toute l'enquête est relancée.

Quoi qu'il en soit de l'interprétation finale du statut de la tache au sein du système diagrammatique de Peirce, force est de constater qu'une fois formée dans l'espace logique, elle n'est pas facile à faire partir. Plusieurs s'y sont employés, comme en témoignent les manuscrits, sans jamais y parvenir tout à fait. De la même manière que la réduction indéfinie des surfaces au voisinage

d'une limite ne change rien à la réalité de celle-ci, qui n'existe qu'à partir du moment où elle est marquée, la tache résiste sur la feuille pour peu qu'elle soit inscrite dans un signe. Mon hypothèse est qu'elle incarne, couplée avec ce signe, une référence existentielle nécessaire à la mise en œuvre de l'appareil sémiotique imaginé par Peirce. En fournissant cette référence, outre qu'elle fait voir en quoi les graphes sont justement *existentiels*, elle permet au dispositif d'acquérir le moyen de son actualisation matérielle, et ainsi à l'interaction entre les protagonistes d'avoir effectivement lieu. L'étude du manuscrit de 1894, et de ses péripéties, nous a offert la possibilité de retracer une source inaperçue de cette interaction. Rétrospectivement, il apparaît en effet que ce que Peirce appelle, en référence aux graphes, la « pensée diagrammatique » (CP 3.429 ; 1896), était tout entier contenu dans une simple tache d'encre encerclée sur une feuille de papier.

**JÉRÔME VOGEL** est doctorant au programme de sémiologie de la faculté des arts de l'Université du Québec à Montréal, où il vient d'achever une thèse sur la sémiotique de l'information chez Charles S. Peirce. Diplômé de l'ENSAD en communication visuelle, il a œuvré pendant plusieurs années comme *designer* graphiste, et travaille actuellement à titre d'éditeur technique au sein de l'équipe montréalaise du Peirce Edition Project, lequel a pour mission l'édition critique en trente volumes des écrits du savant américain.

jv@jeromev.net

## Résumés

### Du papier à la pensée chez Charles S. Peirce : le cas d'une tache

L'enquête porte sur la dimension graphique de la pensée chez le philosophe américain Charles S. Peirce (1839-1914). Si l'on a déjà bien exploré les aspects logique et mathématique du système diagrammatique inventé par Peirce, celui des « Graphes Existentiels », on a en revanche été peu sensible à la forme concrète de ce dispositif dans les manuscrits de l'auteur. L'examen de cette forme, de son élaboration sémiotique et des questions philosophiques qu'elle soulève révèle notamment l'importance de la notion d'interface dans les diagrammes peirciens. Pour la démontrer, je retrace à travers les manuscrits le fil d'une discussion occasionnée par une tache d'encre venue noircir le carnet de Peirce un jour de 1894, puis j'analyse la pertinence de cette discussion relativement aux Graphes Existentiels.

This paper investigates the graphic aspects of thought in the philosophy of Charles S. Peirce (1839-1914). Although both the mathematical and logical aspects of the diagrammatic system invented by Peirce, the "Existential Graphs", have been thoroughly studied, little has been said about the actual form of this device as found in his manuscripts. The study of this form, of its semiotic development, and of the philosophical questions it involves, reveals the importance of the interface in the Peircean diagrams. To demonstrate this, I trace through the manuscripts the thread of a discussion triggered by an inkblot on Peirce's notebook one day in 1894. Then, I show the relevance of this discussion to the Existential Graphs.

Dieser Beitrag untersucht die graphische Dimension der Denkweise des amerikanischen Philosophen Charles S. Peirce (1839-1914). Wurden sowohl die logischen als auch die mathematischen Aspekte des von Peirce erfundenen diagrammatischen Systems, des „Existenziellen Graphs“, bereits ausgiebig erforscht, so hat man sich hingegen bis anhin noch wenig für die konkrete Form dieser Erscheinung in den Manuskripten des Autors interessiert. Die Untersuchung dieser Form, ihrer semiotischen Entwicklung und der philosophischen Fragen, die sie aufwirft, zeigt besonders die Bedeutung des Konzepts einer Schnittstelle in den Peircischen Diagrammen auf. Um dies zu erläutern, wird hier der Verlauf einer aufgrund eines Tintenflecks in Peirces Heft an einem Tag im Jahr 1894 entstandenen Diskussion dargestellt und dann die Bedeutung dieser Diskussion im Verhältnis zum Existenziellen Graph analysiert.

Esta investigación tiene por objeto la dimensión gráfica del pensamiento en el filósofo norteamericano Charles S. Peirce (1839-1914). Si los aspectos lógicos y matemáticos del sistema diagramático inventado por Peirce —el de los “Grafos Existenciales”— han sido ya bien estudiados, la forma concreta de ese dispositivo en los manuscritos del autor ha despertado, por el contrario, un interés limitado. El estudio de esta forma, de su elaboración semiótica y de las cuestiones filosóficas que plantea pone de manifiesto, ante todo, la importancia de la noción de interfaz en los diagramas de Peirce. Como demostración, rastreo a través de los manuscritos el hilo de una discusión ocasionada por una mancha de tinta que ha ennegrecido el carnet de Peirce un día de 1894 y analizo luego la pertinencia de esta discusión en relación con los Grafos Existenciales.

O estudo incide sobre a dimensão gráfica do pensamento no filósofo americano Charles S. Peirce (1839-1914). Estão bem explorados os aspectos lógico e matemático do sistema diagramático inventado por Peirce, os “Existential Graphs”, mas pouco tem sido dito sobre a forma concreta como esse dispositivo se encontra nos manuscritos do autor. O exame da forma, a sua elaboração semiótica e as questões filosóficas que levanta evidenciam a importância do conceito de interface nos diagramas de Peirce. Para o demonstrar, recupera-se dos manuscritos uma discussão causada por um borrão de tinta que manchou um caderno de Peirce algures em 1894 e, em seguida, analisa-se a relevância dessa discussão relativamente aos “Existential Graphs”.

L'indagine approfondisce l'aspetto grafico del pensiero del filosofo americano Charles S. Peirce (1839-1914). Sebbene gli aspetti logici e matematici del sistema diagrammatico inventato da Peirce, quello dei “Grafici Esistenziali”, siano stati ampiamente studiati, poco è stato detto circa la forma reale di questo dispositivo attraverso l'analisi degli autografi. Lo studio di questa forma, della sua progettazione semiotica, e delle questioni filosofiche che essa implica, rivela in specie l'importanza della nozione di interfaccia nei diagrammi di Peirce. Per dimostrare tale ipotesi, tratteggio attraverso i manoscritti il filo di una discussione prodotta da una macchia d'inchiostro depositatasi sul taccuino di Peirce un giorno del 1894, e quindi analizzo la pertinenza di tale discussione in relazione ai Grafici Esistenziali.